

ILS S'EN FONT TOUT UN FILM!

Séance de cinéma, un mercredi parmi d'autres. On projette un film d'animation Pixar, *Vice-versa*. Soudain, c'est le drame. Bing Bong, un adorable éléphant rose, est dévoré par les ténèbres de l'oubli. Il était l'ami imaginaire de la jeune héroïne : elle doit le laisser partir pour pouvoir grandir. Belle idée. Mais avant un certain âge, la désintégration d'un doudou en direct, c'est l'équivalent d'*Alien* pour un sexagénaire aguerrri. Hurllements déchirants dans la salle. Qui dit « spectacle familial » ne dit pas forcément « tout public ». « *Beaucoup de parents pensent que si un film n'est pas interdit aux moins de 12 ans, il est visible à 4 ans* », regrette Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, fondateur de l'association 3-6-9-12 qui se donne pour mission de protéger les enfants dans leur découverte des écrans. « 3, 6, 9, 12 », comme les âges et les paliers qu'il faut franchir pour accéder à certaines œuvres sans y perdre son sommeil ou sa tétine. Ou pour éviter aux géniteurs inquiets de s'égarer dans une forêt de fictions toujours plus dense. « À partir de quel âge ? »... éternelle question. Il n'existe pas, en France, d'autres réponses publiques que la fameuse ouverture aux « moins de 12 ans ». Du moins, pas pour l'instant. Serge Tisseron plaide pour la création d'une commission spécifique : « *Quand un film ne serait interdit à aucun public, il serait possible de proposer des repères d'âge : 3, 6 ou 9 ans. Avec une indication explicite, officielle, comme aujourd'hui pour les jeux vidéo.* » Rien d'obligatoire : juste le guide qu'espèrent d'innombrables parents.

En attendant que soit prochainement rendu public un rapport commandé par le CNC, faut-il se contenter de naviguer à vue ? « *Il y a des périodes, dans le développement de l'enfant, qui sont incontournables*, explique Serge Tisseron. *Avant 7 ou 8 ans, les films ont sur l'enfant un impact qu'il ne peut pas contrôler. Ce ne sont pas les images en elles-mêmes qui le débordent, mais les émotions qu'elles suscitent en lui.* » Plus on est jeune, plus on est vulnérable. Béatrice Copper-Royer, psychologue clinicienne, insiste sur le fait que

Le Voyage de Chihiro, Vice-versa, Ma vie de Courgette... Au cinéma, des scènes peuvent terrifier les plus petits mais réjouir leurs aînés. Voir un film avec ses enfants, c'est aussi leur parler, avant et après la séance. Pour accompagner au mieux les émotions multiples qui vont surgir.

Par Cécile Mury

Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

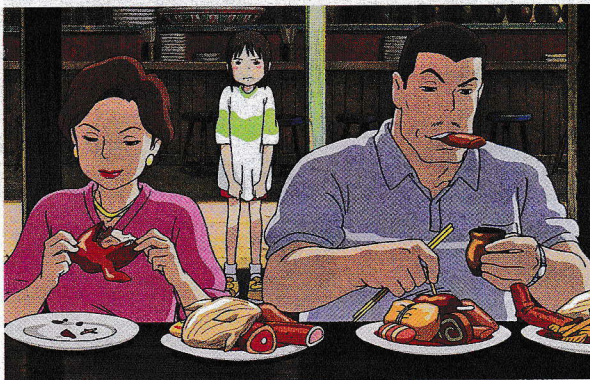
durant cette période de la vie « *on peut être vraiment envahi par l'imaginaire. Tout est possible. Y compris un monstre sous le lit.* » Les spécialistes s'accordent sur un point : pas d'écran avant 3 ans. Pas de longs métrages, peu adaptés au rythme du jeune enfant, avant 5 ans. Et après ?

3, 6, 9, 12... la litanie des âges revient comme une comptine, un cadre utile pour qui cherche à éviter de « *se tromper de cible* », comme dit la psychothérapeute Geneviève Djénati. « *J'ai assisté à une projection de Coraline [Henry Selick, 2009] où toute la salle était sous les sièges. Le film était, à tort, recommandé aux enfants à partir de 5 ans. Autre exemple, dans Le Voyage de Chihiro [Hayao Miyazaki, 2001], les parents de l'héroïne se transforment en cochons. Pour de très jeunes spectateurs, c'est insupportable, alors que pour leurs aînés de 9 ou 10 ans, qui, au seuil de l'adolescence, cherchent des arguments pour se détacher de leurs parents, c'est réconfortant : la scène reflète ce qu'ils pensent et n'osent pas exprimer.* »

Quant aux adolescents – le « 12 » au bout de la comptine –, ils ont tendance à braver les interdits. Par exemple, « *ils adorent les films d'horreur. C'est une façon d'apprivoiser l'idée de la mort, la fin de l'enfance, un deuil très symbolique* », explique Béatrice Copper-Royer. « *À cet âge, se mettre dans la peau de quelqu'un qui n'a pas peur, parce que les copains n'ont pas peur, ça fait grandir aussi* », renchérit Geneviève Djénati. Facile de voir la différence entre un programme d'animation tchèque en peluche pour le petit dernier et l'achat d'un ticket de cinéma pour l'aîné qui, de toute façon, ne vous demande plus votre avis. Mais entre ces deux extrêmes s'étend une zone grise, où le choix est plus délicat. Qui n'a jamais inspecté les placards de son enfant terrorisé pour y déloger Voldemort ou la sorcière de Blanche-Neige nous jette le premier doudou (désintégré). Aucun spectateur n'échappe à la mauvaise rencontre avec une image, celle qui l'a terrifié ou fait pleurer toutes les larmes de son corps. Grand gagnant du concours, toutes générations confondues, le *Bambi* de Disney (1942) est même à l'origine d'un curieux phénomène : « *On me décrit souvent la mort de la mère de Bambi, elle est allongée, il y a du sang*, raconte Geneviève Djénati. *Tout le monde croit avoir vu cette scène, moi comprise, jusqu'à ce que je revoie le film : elle n'y est pas. C'est la preuve que chacun de nous fabrique ses propres images, dans les ellipses.* » Elle insiste : la forme compte autant que le propos. Et le spectateur, autant que le spectacle. Tenir compte de l'âge, c'est bien. Connaître la sensibilité et les »

» hantises particulières de son enfant, c'est mieux. Dans une même fratrie, l'un peut se tricoter des cauchemars pour l'année, pendant que l'autre reprend placidement du popcorn. « *Les enfants qui ont un imaginaire puissant restent plus longtemps impressionnables* », souligne Béatrice Copper-Royer. Serge Tisseron rappelle qu'il y a aussi « *des critères subjectifs liés à l'histoire familiale. Si la grand-mère est morte un mois avant, on ne va pas emmener l'enfant voir un récit similaire.* » Sauf quand on ne repère pas, cachés dans une fiction a priori inoffensive, certains écueils moins évidents. Geneviève Djénati en a fait l'expérience, enfant : « *Dans Peter Pan, je n'ai pas été perturbée par la scène "effrayante", où il risque de tomber dans la gueule du crocodile, mais par celle où les parents de Wendy partent à l'opéra, en laissant les enfants seuls. Parce que c'est ce que faisait ma mère quand elle sortait le soir. Ma sœur et moi étions beaucoup trop jeunes, on se gardait l'une l'autre, on avait peur. À la sortie du film, ma mère s'est moquée de nous. On n'a pas osé lui dire qu'on venait de reprendre en pleine figure un abandon d'enfant, qui répondait à notre traumatisme.* » Faut-il se méfier des histoires qui réveillent les angoisses de séparation ? Pas forcément : elles peuvent même être utiles quand le sujet est bien traité. Comme dans *Ma vie de Courgette* (Claude Barras, 2016), où un petit garçon finit par surmonter la culpabilité liée à la mort de sa mère : « *D'autres personnages traitent l'enfant très bien, des liens se créent... Il y a une formidable réparation* », remarque la psychologue.

Autre obstacle propre à faire trébucher le parent le mieux intentionné : l'irruption de sujets pour lesquels l'enfant n'est pas assez mûr. « *Ma fille était allée voir Edward aux mains d'argent [Tim Burton, 1990] avec sa classe, se souvient Serge Tisseron. Elle et ses camarades n'ont pas été choqués par les mains métalliques du héros – c'est intégré*



Cette scène du *Voyage de Chihiro* est réconfortante pour les 9-10 ans : « elle reflète ce qu'ils pensent et n'osent pas exprimer », selon la psychologue Geneviève Djénati.



« Les enfants qui ont un imaginaire puissant restent plus longtemps impressionnables. »

Béatrice Copper-Royer, psychologue

dans l'imaginaire enfantin – mais par la scène où la coiffeuse essaye de séduire Edward. Elle n'était pas préparée à la mise en scène de la sexualité. »

Mais alors, que faire ? On ne peut pas tout contrôler, mais on peut tout... accompagner. Mieux vaut avoir vu un film avant de le montrer à ses enfants. Mais surtout, il faut parler, expliquer. Avant et après la séance. Observer les réactions. « *Tout ce qui témoigne d'une agitation intérieure, chez l'enfant, se traduit par une agitation physique* », dit Serge Tisseron, qui recommande aussi de savoir écouter, « *accepter que l'enfant nous dise qu'il a eu peur, sans lui répondre que ce n'est pas normal, que ce n'est qu'une fiction. L'enfant est rassuré, simplement, de pouvoir le dire et d'être compris.* » En cas de panique en plein cinéma, il préconise de ne jamais insister. « *Il ne faut pas attendre que la situation s'aggrave : si on supporte mal une scène de film, on sort.* »

Pour le psychiatre, il vaut mieux, d'ailleurs, opter pour un environnement plus familier que la salle obscure, où le jeune spectateur est captif. « *L'idéal est quand même de regarder les films chez soi en DVD ou en replay, afin de pouvoir faire des pauses quand on veut, et en parler. Quitte à passer des scènes en accéléré, ou en sauter d'autres.* » Sacrilège pour un cinéphile, mais outil essentiel pour un parent : « *L'être humain n'est pas une oie que l'on gave d'images. On ne sait pas à quel rythme les enfants les digèrent.* »

Pour mieux « digérer », les enfants ont développé un rituel spontané. Ils aiment regarder en boucle leurs films préférés, jusqu'à les apprendre par cœur. Pour Geneviève Djénati, c'est une manière de reprendre le contrôle. « *Le pédiopsychiatre Daniel Marcelli a cette très belle phrase : "Il faut qu'on sache qu'il va se passer quelque chose après." C'est ce qui, dans la vie, empêche d'être déprimé. En revoyant le même film, l'enfant acquiert la maîtrise de la suite. Il est soulagé de l'effet de surprise et des émotions qui l'ont saisi la première fois.* » Un mécanisme de défense et d'appropriation proche du rapport aux contes de fées, où les images mentales sont « digérées » à force d'être ressassées, récitées.

Les nouvelles générations ne sont pas moins vulnérables que les précédentes, elles ont autant besoin d'être protégées, diverties et nourries – Serge Tisseron insiste sur l'importance de la diversité des fictions, « *tous les cinémas du monde* » – dans le choix sans précédent qui leur est offert. Cela nécessite que quelqu'un les escorte dans le voyage, et leur assure « *qu'il va se passer quelque chose après* » ●

1 www.3-6-9-12.org

2 Autrice de *Peur du loup, peur de tout*, éd. Le Livre de poche.

3 Autrice de *Psychanalyse des dessins animés*, éd. Pocket.